GENEVE

Année XXXII - N° 869 - 11 MARS 1933

LE RÉVEIL ANARCHISTE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Rue des Savoises, 6
GENÈVE

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS

Le numéro : 15 centimes

SUISSE ET UNION POSTALE
Abonnement : Une année, fr. 5.—
Six mois, fr. 2,50

COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX
Le Réveil, No I. 4662. Genève

Club L'Aurore, Coutance, 8, au 1er

JEUDI 16 MARS
à 8 h. 30 du soir

La Commune de Paris

Causerie par L. BERTONI

Cordiale invitation à tous. L'exposé sera suivi d'une discussion.

Que tous les camarades retiennent ces dates et veuillent bien intervenir avec leurs amis et connaisances.

SAMEDI 18 MARS
à 8 h. 30 du soir

Pour fêter le retour parmi nous de notre camarade **LUCIEN TRONCHET** après sa sortie de prison

Soirée familière

Littéraire et dansante

AU PROGRAMME :

Allocution par L. TRONCHET

Productions diverses
NOMBREUSES ATTRACTIONS
avec beaux prix

ENTRE NOUS

Cotisations.

Beaucoup de camarades sont en retard dans le paiement de la cotisation volontaire mensuelle. Ils peuvent effectuer leur verseemnt au Club même, tous les jeudis, de 8 h. 30 à 10 heures du soir, à l'Administration du *Réveil*, Savoises, 6, ou en se servant de notre compte chèques Le Réveil, I.4662, avec indication du numéro de la carte.

Pour nos victimes du 9 novembre.

	Somme précédente	Fr. 1080.45
Genève :	R. B.	20.—
	Liste un camarade	10.50
	Liste H. D.	26.—
Bienne :	Liste Péquignot	8.—
	Liste Pedroni	12.—
	Total	Fr. 1156.95

Domination bourgeoise en régime socialiste

Nous n'avons jamais cessé de répéter que le maintien de l'Etat ne pouvait que maintenir du même coup la domination d'une classe privilégiée. Celle-ci peut être largement renouvelée et aussi se composer en partie de l'ancienne classe dominante ayant fait peau neuve.

C'est pourquoi la fameuse économie planifiée et dirigée par l'Etat, dont on nous rebat les oreilles comme la seule solution à la crise et que la plupart confondent avec le socialisme, ne nous dit rien qui vaille. Dans un livre d'Arturo Labriola, paru il y a une trentaine d'années et intitulé *Riforme e rivoluzione sociale*, cette question se trouvait posée avec une remarquable précision. Que nos lecteurs en jugent par le passage suivant:

L'essence de la domination bourgeoise n'est pas le salariat, ni la constitution autoritaire de la société politique (Etat); mais le fait du prélèvement d'un tribut sur le travail des hommes par d'autres hommes et l'exercice de l'entreprise politique dans le sens de garantir ce prélèvemest. Or, qu'un tel prélèvement puisse se faire en régime communiste, à titre de pure hypothèse, est, certes, manifestement possible. Il suffit de songer à l'extension que le mot « impôt » devra prendre en un régime de production unitaire, où toute manière de satisfaire les besoins personnels viendra à prendre le caractère d'entreprise publique. Il n'y a guère à s'étonner qu'à côté du régime unitaire de la production puisse survivre l'Etat, soit précisément un mécanisme de lois et d'hommes organisé en vue de garantir des intérêts spéciaux d'un groupe donné. Voyez l'acharnement avec lequel les socialistes les plus édulcorés combattent les idées antiétatistes des anarchistes et des socialistes radicaux. Ainsi, si la classe bourgeoise actuelle réussissait à s'assurer le contrôle de la future société socialiste, la méthode privée de la production économique pourrait fort bien cesser, tout en laissant subsister la forme bourgeoise de la distribution (prélèvement d'un tribut sur le travail d'autrui, garanti par l'organisation autoritaire des intérêts publics).

Le fait que la classe bourgeoise conserverait sa domination sociale dans une société socialiste ne serait pas plus surprenant que de voir, par exemple, la classe féodale et aristocratique autrichienne garder sa domination sociale en plein régime de salariat libre et d'organisation constitutionnelle de l'Etat. De même que les classes aristocratiques de plusieurs pays européens, parmi les plus civilisés, tels que l'Allemagne, l'Autriche et l'Angleterre, avec des formes et des degrés différents, ont sauvé leur domination malgré le triomphe complet des métrodes capitalistes de production, il ne devrait pas paraître étrange que la classe bourgeoise puisse conserver sa domination sociale en plein régime socialiste.

N'est-ce pas là ce que nous pouvons précisément constater en Russie? Sous le nom de communisme et au moyen de l'impôt d'Etat, la classe travailleuse continue à y être fortement pressurée et exploitée au profit d'un groupe de politiciens, provenant presque tous de la classe bourgeoise. L'invocation perpétuelle au prolétariat et l'abus de ce mot ne changent rien au fait bien précis que l'état-major de tous les partis socialistes du monde est composé d'hommes d'origine bourgeoise. Les quelques anciens ouvriers ne vivent pas moins une vie qui n'est plus celle des prolétaires.

Nous comprenons que parmi les économistes bourgeois d'aucuns ne soient pas loin d'accepter le régime économique bolcheviste, à condition, bien entendu, d'en garder la haute direction. Même s'ils devaient la partager avec une couche nouvelle, les exploités ne gagneraient pas grand'chose au changement. Leur production ne serait pas encore à eux; ils n'en jouiraient que de la partie que le gouvernement voudrait bien leur laisser, exactement comme sous n'importe quel patron.

Labriola a eu raison de bien souligner la persistance de la domination de l'aristocratie terrienne, même dans les pays les plus industrialisés. Cela prouve que la succession des classes n'est pas si rigoureuse que d'aucuns voudraient nous le faire croire. La grande majorité du personnel gouvernemental, diplomatique, technique, bureaucratique en Russie n'est certes pas composée de prolétaires. Que quelques-uns parmi les plus intelligents de ces derniers s'y soient introduits, cela se voit en régime bourgeois.

N'oublions donc pas cette bonne leçon: tant qu'il y a Etat, il y a domination particulière de groupe, avec exploitation, avant tout à son profit. L'Etat bourgeois aussi assure des services publics et pourrait en assurer un nombre toujours plus grand, comme l'Etat bolcheviste. La bourgeoisie pourrait même y être poussée, au fur et à mesure que la réalisation de profits devient toujours plus problématique, à la suite des crises dont il est difficile de prévoir la fin. Le capitalisme d'Etat deviendrait ainsi la dernière planche de salut du régime capitaliste. A remarquer enfin que tous les programmes socialistes, aussi bien que tous les programmes bourgeois, s'en rapportent à présent d'un commun accord à l'Etat. Le libéralisme est définitivement honni et condamné.

Le nouveau serment du Grutli.

Mentalité bourgeoise

Les événements d'Allemagne inquiètent quelque peu notre bourgeoisie, non par le fait de voir s'implanter une dictature brutale sur 65 millions d'hommes, ni par les dangers de guerre qui peuvent en découler, mais à l'idée que quelques persécutés politiques pourraient venir se réfugier chez nous. Le fascisme en lui-même ne la blesserait pas le moins du monde, au contraire, elle l'aurait même appelé de tous ses vœux, n'était-ce l'histoire des crédits gelés, quelque 800 millions que les banques suisses pourraient bien ne plus voir revenir, comme d'autres centaines de millions déjà évanouis dans d'autres grandes spéculations financières.

Le Bovet-Grisel, domestique à tout faire de notre Conseil fédéral, envoie à la *Tribune de Genève* une correspondance dont nous détachons le passage suivant:

Les émigrés politiques italiens dans le Tessin ont donné, depuis dix ans, suffisamment de tablature à nos autorités pour qu'on n'envisage point avec satisfaction la transposition du même problème sur toute l'étendue de notre frontière septentrionale.

Non seulement on a vu un Bassanesi survoler Milan avec son avion, chargé de tracts de propagande — dans l'attente d'arguments plus détonants — mais il est établi qu'un attentat contre M. Grandi, à Genève, n'a échoué que grâce à un véritable hasard. En outre, le canton du Tessin a été mis sens dessus dessous par la petite guerre que se livraient les agitateurs antifascistes et les agents de la police péninsulaire.

Nous risquons de voir ces faits se renouveler sur une bien plus grande échelle à notre frontière nord. Rappelons-nous les désagréments que nous causa de 1884 à 1890, sous le régime bismarckien, l'installation sur notre territoire de milliers de socialistes allemands qui, cependant, n'étaient nullement portés à pratiquer la propagande par le fait. Cette crise prit fin par la retentissante affaire Wohlgemuth, qui faillit amener des complications internationales.

Les émigrés politiques italiens n'ont donné aucun ennui à notre Conseil fédéral; ils n'ont pas même eu l'action déployée en France, en Belgique et en Amérique. Il eût suffi de répondre une première fois fermement à Mussolini — et le fait de l'irrédentisme de ce dernier s'y prêtait tout particulièrement — pour éviter par la suite toutes ses réclamations de maître à serviteur.

Nous ne demandons des restrictions à la liberté de personne, mais s'il arrivait qu'une manifestation de chemises noires fût mal accueillie, il était facile de répondre à Rome que le régime fasciste n'admettant aucune manifestation politique de libéraux, socialistes et catholiques, à l'étranger logiquement ces partis ne pouvaient tolérer des affirmations fascistes.

Quant à l'attentat contre M. Grandi, inventé par un agent provocateur ,le Bovet-

Grisel en question feint d'ignorer que l'Italie, après avoir fait agréer le policier Firstermacher comme garde de corps du même Grandi, l'a employé en réalité comme agent provocateur, lui a fait tenir une bonne quantité d'explosifs que la dénonciation de Pacciardi a permis de saisir. En fait de délit bien établi, il n'y a que celui de Firstermacher, qui se trouvait aux ordres de la police italienne. M. Grandi est tombé en disgrâce et il est permis de se demander si Mussolini lui-même ne voulait pas s'en débarrasser d'une façon criminelle, comme il en a donné d'autres exemples.

La population tessinoise n'aime pas le fascisme, parce qu'étant la mieux à même de le connaître, elle ne saurait tolérer les parades et les cérémonies fascistes qui constituent une véritable provocation. Chose à bien souligner, ce sont les chemises noires qui ont provoqué tous les conflits, en voulant faire l'apologie d'un régime qui a supprimé par le fer et par le feu tout droit, toute dignité et liberté de la personne humaine. Permettre une propagande de véritable servage, c'est se reconnaître à l'avance des serfs. Celui qui dénie toute liberté est mal venu à s'en réclamer dans le but avoué de lui tordre le cou.

Pour ce qui est plus particulièrement de l'Allemagne, nous lisons ce communiqué officieux:

Suivant la tournure que prendront les événements en Allemagne, il faut s'attendre à ce que de nombreux adversaires du régime politique actuel de l'Allemagne cherchent à fuir à l'étranger.

Les autorités fédérales sont entrées en relation il y a un certain temps déjà avec les autorités cantonales compétentes en vue de l'organisation de la surveillance de la frontière. Cette surveillance a été renforcée par la police cantonale et par les organes de l'administration des douanes. D'autre part, il a été constaté que le contrôle à la frontière est aussi renforcé du côté allemand, par des agents de police, des gardes-frontière et des forces auxiliaires de police.

Ainsi la chasse à l'homme a commencé en Allemagne et nos autorités se préparent à leur tour à servir de rabatteurs. Une dépêche de Vilna nous apprend que comme Mussolini, Hitler a donné ordre de tirer sur les communistes ou pour mieux dire sur tout individu cherchant à fuir à l'étranger. La voici:

Vilna, 4 mars. La nuit dernière, la police prussienne a exercé une surveillance spéciale tout le long de la frontière polonaise et de la Prusse orientale, dans les environs de Filipoy et à l'est de Suwalki, pour surprendre les communistes s'enfuyant d'Allemagne pour s'en aller en Pologne, comme toutes les nuits précédentes.

Des contrebandiers de saccharine sont tombés sur les policiers embusqués qui, les prenant pour des communistes, ont ouvert le feu; les contrebandiers ont riposté. Trois contrebandiers et un agent de police ont été tués.

Mettant à profit la confusion qui s'est produite après la fusillade, les autres contrebandiers, qui avaient du retard, ont franchi la frontière, mais ils ont été arrêtés par les gardes polonais qui les ont conduits à la frontière de la Lithuanie.

En Allemagne, malgré le tragique exemple du fascisme italien, des millions d'hommes se sont aveuglément tournés vers le fascisme. Et voici qu'en un seul mois, ils viennent déjà d'en connaître toutes les horreurs. Les social-démocrates avec leur propagande d'accommodements et de compromissions, de même que les communistes avec leur programme nationaliste et dictatorial sont également coupables de la situation actuelle. Quant au front unique invoqué, il ne saurait se produire qu'au-dessus et en dehors des partis, mais de tous côtés le triomphe d'une équipe particulière de politiciens est recherché et voulu avant tout. C'est d'ailleurs, peut-être, un peu tard que de tenter l'union entre groupements déjà tous écrasés sous la botte de l'ennemi.

La bourgeoisie elle-même, dans sa plus grande partie, va avoir à souffrir du fascisme. C'est le cas dûment constaté en Italie et il ne saurait en être autrement en Allemagne. Un véritable vent de folie souffle sur le monde depuis 1914. Une grande tâche s'offre à nous. Que son ampleur, au lieu de nous décourager, puisse nous inspirer une volonté accrue d'action.

Boycottons La Suisse

journal fasciste

Genève — Imprimerie, 23, rue des Bains

En Allemagne

Lénine disait: « Ce n'est pas la majorité qui donne le pouvoir, c'est le pouvoir qui donne la majorité. » Cette vérité banale est la constatation que tout individu ou groupe d'individus, une fois installés au pouvoir, peuvent se créer une majorité, soit par la violence, soit aussi par le fait de l'admiration béate que beaucoup ont pour le succès, n'importe quel succès, fût-il dû — et il l'est le plus souvent — à la violence, à la tromperie ou à la trahison.

Tous les faiseurs de coups d'Etat, leur crime commis, ont réussi à se faire plébisciter par des millions de votants, même s'ils font exactement le contraire de ce qu'ils avaient promis à leurs suiveurs. Cette seule raison, si nous n'en avions beaucoup d'autres, suffirait à faire de nous des abstentionnistes.

Le succès efface n'importe quel crime; bien plus, il crée souvent même chez les adversaires du triomphateur nous ne savons quelle admiration. C'est ainsi que nous avons rencontré des antifascistes croyant que Mussolini, son infamie à part, ne serait pas un vulgaire aventurier servi par les circonstances, mais un individu de valeur. De même, il se trouve des fascistes pour témoigner de leur considération à Lénine, le politicien sans crupules, même s'ils sont prêts à persécuter ses partisans. Il ne faut pas voir là un juste hommage rendu impartialement à tout homme supérieur; non, il y a vraiment trop de bipèdes de notre espèce admirant le succès pour le succès, alors qu'ils n'éprouveront aucune estime particulière pour des savants, des artistes, des génies vraiment bienfaisants pour l'humanité.

Hitler gagne six millions et demi de voix, bien qu'il ne soit plus question, comme ce fut le cas pour Mussolini, de son premier programme démagogique. Il ne reste plus guère de socialisme; c'est uniquement le nationalisme le plus hideux et le plus dangereux qui s'affirme. En fait de socialisme, nous aurons un retour au féodalisme, avec un système de corvées d'Etat et rien de plus. Le gouvernement, moyennant participation aux bénéfices, socialisera les pertes des amis du régime. Il n'est pas difficile de prévoir tout ce qui va se passer: une répétition de l'histoire du fascisme italien.

Le marxisme de la dictature vient de remporter là une belle victoire pour le cinquantième anniversaire de la mort de son maître. Ah! vous déniez tout droit de la personne humaine; vous proclamez que le pouvoir ne doit supporter ni critique, ni limite, ni contrôle; vous exaltez tel ou tel personnage, au lieu de vous guérir une fois pour toutes des individus; vous justifiez l'emploi de la terreur légale ou illégale longtemps après que la guerre civile a cessé; vous réclamez l'Etat-parti avec soumission absolue et discipline de fer — tout cela au nom de l'émancipation intégrale des travailleurs! — ne vous étonnez donc pas que le régime de vos rêves soit appliqué par d'autres que par vous, qui, eux, du moins, sont plus logiques, en se réclamant de Dieu, de l'empereur et de la nation.

Eh! oui, la propagande dictatoriale continue à porter ses fruits. D'abord, elle n'a pas seulement semé des divisions, mais de véritables haines entre travailleurs; puis, elle a été la meilleure justification des pires coups de force contre ces maigres libertés, conquise par les révolutions du passé et que trop parmi nous croyaient désormais irrévocables. N'était-ce que les chefs en jeu, nous avouons que nous n'en ressentirions nulle pitié; mais il y a la grande masse trompée, affamée, démoralisée, qui a laissé passer son heure et qui ne pourra peut-être la retrouver maintenant qu'après toute une génération de sacrifiés.

C'est égal, plus de vingt millions de votants acclamant un régime d'écrasement, de famine, d'absolutisme, se proposant ouvertement de préparer la guerre, et cela dans le pays comptant le moins d'illettrés et où depuis plus de soixante ans il est question du fameux socialisme *scientifique!*

Nous nous rappelons toutes les polémiques soutenues par nos aînés et nous-mêmes contre le bluff du socialisme allemand avec ses millions d'organisés, sa presse très puissante, ses coopératives, ses bibliothèques, ses maisons du peuple, etc. Que de fois nous a-t-on écrasés sous le poids de ses résultats mirifiques! Et voici que tout cela s'effondre misérablement, voici qu'il ne reste plus d'autre espoir que dans les consciences individuelles, dans l'action directe d'individus, de groupes ou de masses, dans l'esprit de révolte, dans le besoin impérieux de liberté, dans la négation de toute autorité qui seule peut amener la fin de toute exploitation.

L'anarchisme est dépassé! ont répété à l'envi les politiciens de toutes nuances. En effet, la dictature l'a momentanément dépassé; mais il est appelé encore et toujours à devenir le signe de ralliement de tous les opprimés contre tous les oppresseurs.

La marche au fascisme continue, et nulle tentative sérieuse n'est faite pour l'arrêter. Il ne manque pourtant pas d'hommes qui tombent héroïquement dans une lutte inégale; toutefois aucun groupement n'inspire une entière confiance aux masses et malheureusement dans le déchaînement brutal des passions autoritaires, l'idée anarchiste se trouve être aujourd'hui la moins comprise. La folie dictatoriale, triste héritage de la guerre, prendra fin sans doute, si pour l'instant elle sévit dans le monde entier. A nous de la dénoncer et de lui opposer sans cesse une claire notion de liberté.

Dimanche 19 février. — Pour cette journée, nous relevons les nouvelles d'Allemagne suivantes:

Bochum. Un agent de police et un Reichsbanner ont été blessés par des coups de feu au cours d'une rencontre entre nationaux-fascistes et gens de la Bannière du Reich.

Uperthal. Plusieurs personnes ont été grièvement blessées dans une bagarre survenue entre nationaux-fascistes et des adversaires politiques. Quatre blessés ont dû être transportés à l'hôpital.

Rostock. Des coups de feu ont été tirés à Bad Doberan à l'occasion d'une réunion des partisans de la Bannière du Reich. Deux communistes et trente partisans de la Bannière du Reich sont grièvement blessés et auraient dû être hospitalisés à Rostock. Un Reichsbanner est déjà mort.

Erfurt. Une sanglante bagarre a eu lieu l'après-midi. Une personne a été tuée d'un coup de feu et plusieurs grièvement blessées.

Bien entendu, ce n'est là qu'une partie des rencontres et des victimes.

Lundi 20. — Shanghai. L'explosion des réservoirs de gazoline a complètement détruit une usine de deux étages située à proximité.

L'usine n'est plus qu'un amas confus de briques, de bois brûlé, de débris de machines et de cadavres calcinés.

Il y a eu en réalité deux explosions, la première provoqua un incendie et la seconde fit sauter la chaufferie de l'usine.

165 femmes qui travaillaient au dessus de la chaufferie ont été précipitées dans un véritable four infernal.

On compte 91 morts, 51 blessés gravement atteints et 70 moins gravement; en outre, 10 personnes sont manquantes.

Le martyrologe du travail n'est pas près de prendre fin.

Mardi 21. — La Havane. On signale une recrudescence du mouvement de révolte contre le président Machado, à Cuba. Les locaux de l'armée à Santa-Clara ont été attaqués par des rebelles qui se sont emparés d'un grand nombre d'armes et de munitions, puis se sont enfuis.

On annonce par ailleurs, de Santiago, qu'au cours d'un engagement entre la troupe et les rebelles, à San Antonio, deux soldats ont été tués.

Pauvres Cubains, ils n'ont été libérés de l'oppression espagnole que pour continuer à en endurer d'aussi cruelles.

Aix-la-Chapelle. La contrebande d'armes de Hollande en Allemagne prend des proportions toujours plus grandes. Il semble que les autorits douanières aient reçu certaines instructions de Berlin de « laisser aller et laisser faire ». Ce n'est probablement que « par erreur » qu'on a découvert un envoi de plusieurs centaines de revolvers avec plusieurs caisses de munitions.

Le monde entier se prépare à la guerre et les travailleurs, incapables de mener leur guerre, iront se faire massacrer aux ordres de leurs pires ennemis.

Mercredi 22. — Au Maroc, au cours des opérations, au Djebel Sagho, un officier a été tué, un lieutenant-colonel, deux sous-officiers et un soldat ont été blessés. 300 tentes ont fait leur soumission: le sud de l'Atlas va ainsi être bientôt entièrement soumis.

Depuis des dizaines d'années, la presse nous parle d'un Maroc pacifié, soumis, entièrement conquis, sauf à nous donner des nouvelles comme celle que nous venons de reproduire. Le massacre au Maroc, comme dans toutes les colonies, continue.

Jeudi 23. — Madrid. Au cours de la séance aux Cortès, l'affaire de Casas Viejas a été évoquée. M. Sediles, un des membres de la délégation parlementaire qui se rendit à Casas Viejas, a accusé les forces de police d'avoir fusillé 14 paysans du village, alors que la tranquillité était rétablie. M. Azana, président du conseil, a fait des événements une relation sensiblement différente. Il a ajouté toutefois que les coupables seraient punis. Au milieu du tumulte, un député radical a attaqué la majorité gouvernementale; ensuite, plusieurs orateurs ont rappelé la misère des paysans et exprimé leur conviction que seule une profonde transformation sociale pourrait éviter le retour de troubles comme ceux de Casas Viejas. Un socialiste a accusé les radicaux de protéger les anarchistes par haine des socialistes. La séance s'est terminée dans une atmosphère de fièvre après que M. Azana eut encore défendu les mesures prises par son cabinet.

Cette dépêche Havas, non suspecte, montre que le gouvernement même a dû admettre l'infamie du massacre de Casas Viejas. Mais s'il s'est trouvé des députés bourgeois pour le condamner, les socialistes, eux, l'ont approuvé. Solidaires d'un gouvernement, ils ne peuvent que l'être de ses crimes aussi. Au vote, le gouvernement a été approuvé par 173 voix contre 130.

Vendredi 24. — Bucarest. La police a procédé au triage des ouvriers retenus à la suite des désordres dans les ateliers de chemins de fer. Deux cents d'entre eux ont été libérés ce matin. Sept cents autres ouvriers restent encore à la disposition de la justice, mais on prévoit que deux cents à trois cents seulement seront inculpés.

Sus aux malheureux qui ont défendu leur pain, leur droit à la vie! C'est par centaines qu'ils vont être condamnés; par contre, on lisait le même jour qu'en Allemagne le gymnasien Matthes, qui avait tué récemment d'un coup de revolver le maire socialiste de Strassfurt, Kasten, avait été remis en liberté.

C'est la justice fasciste dans toute son infamie.

Samedi 25. — On annonce de Long Year City qu'un accident s'est produit dans une mine de charbon. Dix hommes ont été tués; les dégâts matériels ne sont pas très importants.

Puisque les dégâts matériels ne sont pas très importants, tout est pour le mieux. Dans le tableau des accidents mortels dans les mines, dix hommes de plus ou de moins ne comptent vraiment pas.

Dimanche 26. — La campagne électorale allemande se signale en ce jour par des violences fascistes, des interdictions gouvernementales et des victimes, presque toutes parmi les partis d'opposition.

— En France, au cours d'une bagarre qui s'est produite entre des Arméniens réunis à Grenoble pour célébrer leur fête nationale, un homme a été tué à coups de couteau et quatre autres blessés; la police a opéré deux arrestations.

Comme quoi le nationalisme n'est aps même un lien entre nationaux; il les dresse entr'eux les uns contre les autres, après en avoir fait des ennemis du reste du monde.

Lundi 27. — Le palais du Reichstag à Berlin est incendié dans la soirée. Quelle que soit notre répugnance à voir toujours la main d'un agent provocateur aux gages de la police, dans le cas particulier les détails et les suites immédiates de l'incendie autorisent tous les soupçons.

Le gouvernement, en effet, prend, sans tarder une heure, toute une série de mesures de répression, frappant communistes et socialistes, dont cependant rien ne permet d'établir la participation à l'attentat.

— Dans l'Afrique du Sud, un ascenseur transportant un groupe d'ouvriers est tombé au fond d'un puits de mine de Johannesburg, plus de 2000 mètres de profondeur, alors qu'il venait de commencer la descente; les deux Européens et les 12 indigènes qui occupaient l'ascenseur ont été tués sur le coup.

La mort paraît suivre chaque jour les mineurs dans leurs puits.

Mardi 28. — La guerre dans le Jehol est déclenchée par les Japonais, qui ne paraissent pas se soucier beaucoup des décisions même unanimes de la SDN. Comme toujours, le massacre s'étend aux populations civiles; les avions de bombardement font merveille.

Mercredi 1er mars. — En Irlande, le Dail a adopté par 75 voix contre 26 le projet de loi prévoyant l'abolition du serment d'allégeance; le projet de loi doit être envoyé au Sénat. Quelle que soit la décision de la Chambre haute, la mesure aura force de loi dans les soixante jours.

Se rebiffer contre le roi d'Angleterre est fort bien, mais malheureusement les Irlandais pauvres n'en cesseront aps moins d'être exploités par les riches, sans compter leur dévotion à tous à la papauté, dévotion moyenâgeuse.

Jeudi 2. — Hitler et ses lieutenants continuent à discourir et à sévir. Les partis socialistes et communistes du monde entier élèvent des protestations verbales, qui, hélas! ne sauraient suffire à arrêter le fascisme.

Vendredi 3. — Les mineurs polonais sont entrés en grève pour protester contre la répression gouvernementale, contre la baisse des salaires, les licenciements et la fermeture de nombreuses mines; le gouvernement fasciste a envoyé des troupes dans tous les bassins miniers; la grève de protestation durera 48 heures.

Deux journées accordées à la mauvaise-humeur des serfs de la mine, avant de reprendre leur existence tragique.

Samedi 4. — A cette date, sur les 48 Etats américains, un seulement n'a pas encore proclamé le moratoire, celui de la Caroline du Sud.

A quand le moratoire universel et définitif de tous les travailleurs du monde, fatigués d'avoir à payer à leurs exploiteurs une dette qui n'est jamais amortie et sur laquelle depuis des siècles des acomptes ont été versés, sans la diminuer en rien; elle a par contre grossi.

18 Mars 1871

Soixante-deux ans nous séparent de la Commune et nous en sommes à craindre des massacres, comme celui qui devait la terminer après deux mois seulement d'existence Encore plus qu'alors la Finance domine le monde et ne voit son salut que dans la guerre et les répressions les plus sanglantes. C'est pourquoi nous reproduisons ici la conclusion à laquelle arrivait Emile Leverdays dans sa belle étude sur la Commune :

Que le sang versé retombe sur les têtes de ceux qui furent les vrais coupables; le sang des victimes sympathiques et de celles qui ne le sont pas, des brebis et des boucs indistinctement ! le sang des généraux Lecomte et Thomas, et des otages de la Roquette, et des Dominicains d'Arcueil, et des fusillés de la rue de Haxo, et des vingt-cinq mille exécutés, tant combattants que spectateurs, vieillards, femmes et enfants, mis à mort dans les rues de Paris. Toutes ces victimes, dont quelques-unes ont été pleurées par tant de larmes de crocodiles, furent immolées, — il faudrait le crier sur les toits — à la Finance et par la Finance, sacrifiées à l'intégrité du *Portefeuille*. Voilà la vérité qu'on s'est gardé de nous dire. S'il doit jamais entendre sonner une heure vengeresse, voir apparaître une lueur, une éclaircie de justice, durât-elle seulement vingt-quatre heures, que l'avenir entende et se souvienne. Pour enveloppées qu'elles soient de mensonge et plastronnées d'hypocrisie, il est d'odieuses iniquités qui, tôt ou tard, doivent se payer.

Historien fantaisiste

A la page 196, d'un livre *Du Kremlin au Cherche-Midi*, qui vient de paraître, Henri Guilbeaux écrit:

Un matin de bonne heure, on m'appela au greffe de la prison (St-Antoine à Genève. Réd.). *Un nouveau visage. Et aussitôt: « Je suis chargé de vous interroger sur l'affaire des bombes de Zurich. » En effet, ce fut une bombe! Un juge fédéral envoyé spécialement de Zurich à Genève pour me demander ce que je savais de je ne sais quelle basse histoire de police! Un agent provocateur avait déposé une bombe quelque part et l'on avait arrêté pêle-mêle toutes sortes de gens qui s'ignoraient, en particulier un anarchiste-communiste tessinois habitant Genève, Bertoni, qui publiait le* Réveil *et qui, par horreur du marxisme, était devenu francophile. Le juge zurichois, qui parlait le français avec un fort accent allemand et de nombreux germanismes, à chaque fois qu'il employait quelque expression marxiste, recourait à la langue allemande. Il me parlait de « Klassenkampf », de « Streik », du « révolutionnaire Kampf » et me menaçait sans cesse à la manière d'un feldwebel. Et ce fut tout.*

Tout d'abord, Guilbeaux parle ici d'une affaire qu'il ignora complètement et dans laquelle il n'était nullement question d'une bombe d'un agent provocateur, déposée quelque part. La police politique fédérale avait profité de notre arrestation pour ouvrir une enquête sur tous les suspects de propagande révolutionnaire. Il s'agissais d'ailleurs de corser le dossier et de nous maintenir en prison le plus longtemps possible. C'est ainsi que nous avons passé treize mois au secret avant que le procès eût lieu. A la fin, sur plus de cent arrestations, il ne restait qu'une vingtaine d'accusés, dont la plupart furent acquittés.

Espérons que Guilbeaux est mieux renseigné sur les autres faits qu'il expose dans son livre. Il saisit l'occasion pour m'accuser d'avoir été francophile. Mensonge grossier, que je suis forcé de relever, car il est dirigé contre le mouvement anarchiste en Suisse.

Rappelons brièvement les faits. A la déclaration de guerre, il n'y eut à Genève qu'une seule tentative de manifestation: la nôtre, sur la Plaine de Plainpalais. Malheureusement, nous n'avons pas été suivis. Les camarades étrangers craignaient avec raison une expulsion, particulièrement grave à ce moment-là; quant aux marxistes, ils n'ont pas cru bon de se montrer. Sur les murs de la ville, on ne put lire qu'un seul manifeste: le nôtre, adressé *Aux soldats de tous les pays*, et les engageant à ne pas quitter leur famille et leur travail pour sacrifier leur vie à des intérêts inavouables. Genève comptait alors quarantee mille Français; c'est donc eux qu'il visait surtout.

Inutile de dire que la collection du *Réveil* donne aussi un démenti cinglant à Guilbeaux. Personnellement, je commençai la lutte contre ceux qui voulaient entraîner l'Italie dans la tourmente par une propagande guerrière. A Zurich, mes camarades et moi avons fait échouer les conférences des futurs fascistes en faveur de l'intervention italienne. Je me suis rendu en Italie au mois de septembre 1914, et ai parlé à Caccivio, province de Côme, dans un meeting d'ouvriers et paysans contre la guerre. A Milan, j'ai aussi cherché à prendre la parole contradictoirement à un meeting du syndicaliste Corridoni, sortant de prison et converti à la « guerre de révolution », aux ordres de Sa Majesté ! Mais la réunion se termina dans un tumulte entre partisans et adversaires de la guerre. Pendant toute la période de la neutralité italienne, je collaborai par des articles hebdomadaires à *Volontà* d'Ancône, en réponse à tous les fauteurs de guerre, sous le prétexte qu'elle aboutirait à la révolution... fasciste !

En Suisse, au mois de mai 1915, lorsque l'entrée en guerre de l'Italie devint évidente, nous avons fait distribuer dans toutes les localités de la Suisse où nous avions des camarades un tract intitulé: *Non partite !* Ne partez pas !

Et pendant toute la durée de la guerre, sauf la période de mai à novembre 1918 passée en prison, je n'ai cessé de préconiser la fin de la guerre par la révolution, avec des centaines d'articles et de conférences. Je me dispense d'en donner le détail. J'ajouterai que je n'ai pas hésité à rompre avec d'anciens amis qui croyaient, sincèrement d'ailleurs, à une guerre d'affranchissement.

Toute cette activité m'a fait dénoncer au deuxième bureau français. Et lorsqu'en 1923 ou 24, je me rendis pour la première fois en France depuis la guerre, je fus arrêté à la descente du train à Paris, conduit au quai des Orfèvres, et expulsé le lendemain Disons aussi que, pendant toute la durée de la guerre, le *Réveil* fut interdit en France, et que cette interdiction n'ayant jamais été rapportée formellement, il se trouve des commissaires spéciaux pour l'appliquer encore à présent.

Je fis faire des démarches par un ami personnel, aujourd'hui décédé, membre de la Ligue des Droits de l'Homme et du Grand Orient de France, pour connaître les raisons de mon expulsion et éventuellement la faire rapporter. Il lui fut répondu que j'étais expulsé sur demande du deuxième bureau et qu'aucun gouvernement français oserait prendre une décision contraire à l'avis de ce bureau. Or, je constate que ce fameux deuxième bureau s'est montré moins intransigeant à l'égard de Guilbeaux.

Je souhaite vivement que les autres faits rapportés dans son livre soient quelque peu plus exacts et qu'il ait pour la vérité une partie au moins de l'attachement qu'il éprouve pour Marx. Mais en songeant au proverbe: A beau mentir qui vient de loin ! — je me demande quelle confiance peuvent mériter les faits relatés par lui sur la Russie, s'il rend aussi faussement ceux concernant un militant auquel il est facile de le confondre.

Le propre des marxistes à notre égard a toujours été la mauvaise foi. Guilbeaux n'a pas voulu faire exception. Tant pis pour lui.

L. B.

Ou fascisme ou socialisme.

C'est le dilemme que pose le quotidien socialiste, en ajoutant que cela se traduit pour la classe ouvrière par prendre le pouvoir ou subir la tyrannie imposée par la guerre civile.

La classe ouvrière n'a jamais pris et ne prendra jamais le pouvoir. Elle fera simplement la courte échelle pour y hisser tel ou tel groupe de politiciens, qui ne pourront s'y maintenir précisément que par cette tyrannie... à supprimer.

Tout pouvoir crée une situation de guerre civile. Il est inconcevable qu'il soit agréé par tout le monde; dès lors autour du pouvoir même, on n'a jamais vu que des conflits; le pouvoir ne cesse d'être un mal en changeant de mains, c'est toujours une tyrannie imposée, c'est pourquoi les anarchistes en veulent la destruction.

NOTRE VOIX

Voici les périodes électorales passées et les citoyens ont pu entendre la voix des différentes conceptions sociales et politiques.

Nul n'a été étonné de ne pas entendre dans ce concert général la voix des libertaires. En effet, nos conceptions sociales impliquent l'abstention parlementaire et électorale et il ne nous a pas semblé utile de mêler notre voix à celles des politiciens de carrière et des charlatans de la politique de droite ou de gauche.

Mais aujourd'hui il nous paraît nécessaire de faire part aux citoyens de ce pays des conceptions sur lesquelles se base notre activité émancipatrice.

Nous ne voulons, car nous ne le pouvons dans le cadre restreint de cet article, étudier dans tous ses détails la question formidable qui se pose à tous les hommes pour peu qu'ils regardent autour d'eux et qu'ils voient la situation désastreuse dans laquelle nous sommes plongés les uns et les autres.

En effet, nul homme, fût-il le plus bourgeois des bourgeois, ne peut nier la crise économique, politique et morale dont le spectacle est constamment à la portée du regard de chacun.

Personne ne peut nier l'influence désastreuse que peut avoir sur l'avenir de notre civilisation la trouble époque que nous vivons. Qui dira jamais combien de progrès, de bien-être, de perfectionnement perdus que nous coûte cette plaie: le chômage?

Bref, aux yeux de tout être doué de raison et de cœur, il apparaît nettement que nous sommes actuellement engagés dans des chemins qui nous mènent droit à l'abîme.

Il faut remédier à cela. Comment? Pour le savoir ,cherchons les causes du mal. Les socialistes et les communistes vous disent: « C'est le capitalisme »; les anarchistes vous disent: « C'est le principe d'autorité dont le capitalisme n'est qu'une des innombrables manifestations. »

Et vous pouvez chercher dans tous les domaines et dans tous les temps. Toujours nous arrivons à la source de tout le mal social: le principe d'autorité.

Nous sommes donc pour la liberté contre l'autorité; en effet, tant que subsistera une parcelle d'autorité, il ne pourra y avoir de liberté véritable.

La domination d'un homme sur un ou plusieurs autres ne peut se justifier devant la raison et devant le sentiment. Le droit à la vie est un droit égal pour tous et la supériorité cérébrale d'un homme ne peut justifier sa domination sur les autres. La cérébralité de cet homme lui permettra de donner des conseils, non des ordres; et puis, aujourd'hui, les hommes supérieurement doués, les savants, les techniciens, etc., régissent-ils vraiment les affaires? Non, certes pas. Mais les hommes d'Etat, les capitalistes qui, eux, ordonnent les affaires publiques, savent bien profiter des conseils de ces savants, techniciens, etc.

L'autorité est néfaste à d'autres points de vue; elle est si mauvaise que les masses répugnent toujours à servir les maîtres et que ce n'est que par un système habile de coercition ,de morale et d'obscurantisme que les maîtres tiennent les masses dans l'avachissement et dans la servitude. De tout temps, une lutte, parfois sourde et cachée, parfois violente et ouverte s'est accomplie pour la liberté. Le sentiment de la liberté est tellement profondément inné chez l'homme que les pires régimes de tyrannie n'ont pu qu'étouffer partiellement cette aspiration et que seul un léger espoir de délivrance suffit pour raviver la flamme endormie et faire des révolutions.

La liberté n'est pas un dogme, elle est scientifique. Aussi bien la pensée cherche à se libérer du dogme, l'homme cherche à se libérer du maître.

Tout dans l'univers n'est qu'une lutte constante et une progression continue vers la liberté. La liberté est un élément de vie, l'autorité un élément de mort, tant au point de vue scientifique que sociologique. A mesure que les peuples marchent vers la liberté, leur niveau moral, intellectuel et matériel s'est élevé. Plus ils se plongent dans la dictature, dans l'autorité, plus leur niveau moral et intellectuel, leur standard de vie descend. A cet égard, la crise actuelle, due surtout à la dictature politique et économique, confirme d'une façon éclatante cette thèse.

Donc, pour la liberté, contre la dictature, contre l'autorité, tel est notre principe fondamental. Tout homme se réclamant de ces principes et cherchant à les appliquer comme règles de vie est un libertaire.

Octave Heger.

Le travailleur ne lit pas „La Suisse", journal fasciste.

Socialisme d'Etat

Il fut un temps où chacun se défendait de vouloir le socialisme ou le capitalisme d'Etat; mais aujourd'hui, après l'expérience bolcheviste qui nous est donnée pour une « construction socialiste », la preuve est faite que les marxistes ne sauraient aboutir qu'au capitalisme d'Etat, que seule une révolution pourra supprimer avec la dictature de parti.

Les lignes suivantes, écrites par ***Domela*** *Nieuwenhuis en 1895, apparaîtront ainsi prophétiques:*

Quels efforts que je fasse pour me faire une conception de l'Etat, je ne puis trouver comment le marxiste pourra se délivrer du socialisme d'Etat. En disant cela, je n'accuse point Marx, et ceux qui veulent me combattre n'ont qu'à prouver qu'on peut aboutir à un autre résultat. Comment les marxistes réaliseront-ils l'ensemble de leur programme pratique, *sinon par l'Etat* et par l'extension continuelle de son autorité? — cela se passe déjà actuellement. Son pouvoir et son champ d'action s'étendent d'une manière extraordinaire. Ainsi il s'empare continuellement de nouvelles organisations: chemins de fer de l'Etat, téléphones de l'Etat, assurance par l'Etat, banque hypothécaire d'Etat, mines de l'Etat, monopole d'Etat pour le sel, le tabac..., et où cela finira-t-il, une fois engagé sur cette route? Au lieu d'être des esclaves particuliers, les travailleurs seront les esclaves de l'Etat. Oui, on parle déjà de la protection légale des ouvriers contre les patrons, comme jadis on avait la protection des esclaves contre leurs propriétaires.

A ce point de vue, je suis de l'avis du Dr Friedlander lorsqu'il écrit: « Quand on songe que c'est l'Etat qui encourage l'exploitation et la rend possible en maintenant par la force les soi-disant droits de propriété qui ne constituent pas précisément un vol, mais conduisent à une spoliation des travailleurs équivalant à un vol proprement dit — on est tout étonné de voir précisément cet Etat — source du vol et de l'esclavage — jouer le rôle de protecteur des soliés et de libérateur des esclaves salariés. L'Etat maintient l'exploitation par son pouvoir autoritaire et cherche en même temps à faire dévier les conséquences extrêmes de l'esclavage des salariés qu'il a érigé en principe, par des lois contre les accidents et la vieillesse, de lois sur les fabriques, et la fixation, par des règlements, de la durée de la journée de travail. Cette atténuation d'une contrainte remplacée par une autre peut être considérée en général comme un adoucissement, mais le côté dangereux de la chose c'est que la marche en avant dans cette voie consolide le pouvoir de l'Etat et aboutit finalement au socialisme d'Etat. La diminution du sentiment libertaire, à mesure que s'améliore la situation sociale, est un axiome connu déjà au temps des empereurs de l'ancienne Rome. *Panem et circenses!* Du pain et les jeux du cirque! Que leur chaut là liberté, l'indépendance, la dignité humaine? C'est ainsi que la soi-disant social-démocratie prépare de toutes ses forces l'avènement du socialisme d'Etat et favorise la servitude et le culte du pouvoir. »

Nous demandons de nouveau que l'on nous prouve comment on se soustraira à ces conséquences fatales, une fois engagé dans cette voie. On n'arrive pas d'un seul effort aussi loin, mais on avance pas à pas et tout à coup on découvre qu'on est embourbé. Pour retourner il manque à la plupart le courage moral, la force pour renier leur passé et combattre leurs anciens amis.

Course à la lâchete.

Le fascisme en Allemagne nous présente l'un après l'autre les mêmes épisodes que le fascisme italien. A preuve ces lignes que nous trouvons dans la presse quotidienne:

Un certain nombre de personnalités catholiques allemandes, notamment le baron Elz von Rubenach, le baron von Finsterberg et d'autres, ont lancé un appel aux catholiques allemands les invitant à ne pas donner leurs voix aujourd'hui dimanche au parti du centre, mais au gouvernement national actuellement au pouvoir.

D'autre part, trois cents professeurs de l'Université et de l'Ecole technique supérieure de Berlin ont signé une déclaration affirmant que seul le chemin suivi par Hitler permettra le relèvement de l'Allemagne.

Glissons sur les canailles cléricales, qui ne pouvaient que se solidariser avec un gouvernement où les « barons » ont toujours leur large part; mais que penser de ces trois cents professeurs tremblant pour leur pain et se hâtant de signer une déclaration propre à le leur conserver?

L'autorité n'a jamais inspiré que l'avilissement, le reniement même aux hommes qui par leur culture devraient avoir un sens élevé de leur dignité. Et, anarchistes à part, tout le monde ne parle que de l'indispensable autorité!

UN ARTISAN

J'ai retrouvé dans mon fourbi un petit cahier, rempli de *traits*. En langage de graveur, les traits sont les épreuves tirées d'après les gravures sur métal ou cuivre.

Je revoyais le bon artisan qui avait gravé ces décors. Il y a de ces travaux, petits chefs-d'œuvre du genre et gravés par lui au Musée de Genève. Il se trouve dans ces gravures des choses que certainement on ne pourrait plus exécuter aujourd'hui.

Piaget, c'est le nom de ce brave artisan, était un grand admirateur de la nature, bon vivant à l'occasion; comme tous les graveurs, il aimait bien la fondue et le vin blanc.

Le dimanche, il prenait sa canne et partait pour des randonnées formidables, tout à pied, toujours son carnet de croquis dans la poche. Au repos, il dessinait des fleurs, des papillons, des insectes. Comme graveur il avait une main superbe, d'une sûreté et d'une douceur inimaginables pour la taille douce. Ses compositions décoratives étaient peut être un peu chargées, mais il faut tenir compte de l'époque.

C'est égal, je suis de l'avis de Kropotkine: je ne crois pas à la disparition de l'artisan.

Les fameuses et formidables usines du travail à la chaîne, qui font l'admiration de nos communistes, ne mangeront tout de même pas tout, et le goût reviendra dans un avenir plus ou moins long. Même le travail à domicile dans d'autres conditions qu'aujourd'hui. Ce travail patient de l'artisan maître de son métier.

Aujourd'hui, l'artisan est terrassé par la machine qui aura, elle, toujours son utilité incontestable, mais l'artisan ne disparaîtra pas.

C. R.

Mesquineries

La *Lutte syndicale*, organe de la FOMH, publie une petite méchanceté au sujet des anarchistes, sous le titre « Vieux souvenirs de M. Goron, chef de la sûreté parisienne ». Voici ce chef-d'œuvre:

A cette époque, où les anarchistes menaient leur offensive à coups de bombes contre l'« infâme société bourgeoise », M. Goron pratiquait magistralement l'art de déjouer leurs complots. Il était renseigné sur eux par des agents secrets qui s'ignoraient les uns les autres. Une nuit, huit militants anarchistes avaient tenu une importante réunion; le lendemain matin, M. Goron reçut sept rapports d'indicateurs rendant compte de la réunion dans tous ses détails. Sur huit « compagnons », il n'y en avait qu'un seul qui fût réellement anarchiste: les sept autres étaient de la police!

Le moins violent fut, sans doute, le seul qui n'était pas de la police!

Tout d'abord, nous pouvons nous demander quel peut être ce correspondant qui use ses yeux à lire des inepties comme les vieux souvenirs d'un policier, alors qu'il y a dans la littérature tant de belles choses à lire; et d'autre part nous sommes surpris qu'un organe qui se doit à lui-même de faire l'éducation de ses membres leur serve les ragots d'un chef policier.

Comme cela doit être difficile, à un chef de police, d'envoyer ses mouchards dans une assemblée; ces gens-là ne vont pas chez ceux qui sont du côté du manche. Mais là n'est pas encore la question.

La philosophie anarchiste est au-dessus de ces ragots.

Nous ne sommes pas orgueilleux, mais nous savons que surtout à une époque où on ne cause que de dictature et où le mot de liberté est foulé aux pieds, les anarchistes sont les seuls qui affirment leur volonté de lutter contre toute autorité.

Sans aucun fil à la patte, sans parti pris, mais en ayant la certitude d'avoir raison.

Du reste, malgré une minorité plus apparente que réelle, car la philosophie anarchiste a une influence très grande dans le domaine de la pensée, tous les écrivains intéressants ont puisé dans les hautes pensées d'un Reclus ou d'un Kropotkine.

Dans le théâtre, nombre de pièces sont inspirées des idées anarchistes. Les avocats trouvent également leurs arguments de valeur dans cette éthique si puissamment humaine; le but de la vie: lutter continuellement pour le vrai, le beau, la justice et voir avec une certitude absolue l'humanité se débarrasser des erreurs et des crimes, afin d'arriver ainsi à une civilisation digne d'hommes intelligents et justes.

Il est donc à souhaiter que le correspondant de la *Lutte syndicale*, si c'est un ouvrier, se débarrasse de tous les Goron ou Détectives ou autres ouvrages policiers, pour s'adonner à des lectures plus saines et plus instructives.

C. R.

BIBLIOGRAPHIE

Voyage au bout de la Nuit, par Louis-Ferdinand Céline.

Il faut bien que nous en parlions aussi **pour ne pas être en reste.** Nous n'avons lu encore que quelques pages de ce livre formidable, qu'un vote scandaleux de l'Académie Goncourt vient de rendre célèbre, précisément parce qu'elle a voulu l'évincer, au dernier moment, au profit d'un livre insignifiant. Mais nous pouvons déjà affirmer avec le *Libertaire*, *Monde*, la *Patrie Humaine*, qui en ont donné de longs extraits, que nous sommes là en présence d'un ouvrage absolument exceptionnel, et écrit dans un style que l'on n'avait pas **revu depuis longtemps dans la littérature** française. Ce ne sont, au cours de 623 pages, qu'invectives, déclamations, cris de haine et de colère, satire amère et ironique contre le régime, la guerre, les profiteurs, les imbéciles, les patriotards. Cela est animé d'un tel souffle et atteint à ce point au grandiose, que même un Léon Daudet a voté pour cet ouvrage et a dû en faire un compte rendu élogieux dans sa presse, et qu'un critique littéraire aussi conformiste qu'Edmond Jaloux en arrive a déclarer, dans les *Nouvelles littéraires:*

Car, disons-le bien haut, M. Louis-Ferdinand Céline, ce révolté, cet anarchiste en lutte avec toutes les forces sociales et toutes les forces humaines, continue avec une âpre vigueur la lignée d'une des traditions les plus chères à notre pays, celle des grands satiriques, dont je crois bien me ***souvenir d'avoir****, ici-même, récemment, déploré la disparition.*

Un petit extrait? Voici. Tout l'ouvrage est bâti selon ce rythme et dans ce style. C'est une oujisance pour le lecteur comme ce dut être un soulagement pour l'auteur.

M.

—o—

Je vous le demande, camarade. est-ce donc ma famille qui va s'en aller servir de passoire et de tri aux balles françaises et allemandes mélangées? Ce sera bien moi tout seul, n'est-ce pas? Et quand je serai mort, est-ce l'honneur de ma famille qui me fera ressusciter? Tenez, je la vois d'ici, ma famille, les choses de la guerre passées... Comme tout passe... Joyeusemnt alors gambadante ma famille sur les gazons de l'été revenu, je la vois d'ici par des beaux dimanches. Cependant qu'à trois pieds dessous moi, papa, ruisselant d'asticots et bien plus infect qu'un kilo d'étrons de 14 Juillet pourrira fantastiquement de toute sa viande déçue. Engraisser les sillons d'un laboureur anonyme, c'est le véritable soldat! Ah! camarade! Ce monde n'est, je vous l'asure, qu'une immense entreprise à se foutre du monde! Vous êtes jeune. Que ces minutes sagaces vous comptent pour des années. Ecoutez-moi bien, camarade, et ne le laissez plus passer sans bien vous pénétrer de son importance, ce signe capital dont resplendissent toutes les hypocrisies meurtrières de notre société: « L'attendrissement sur le sort, sur la condition du miteux... » Je vous le dis, petits bonshommes, couillons de la vie, battus, rançonnés, transpirants de toujours, je vous préviens, quand les grands de ce monde se mettent à vous aimer, c'est qu'ils vont vous tourner en saucissons de bataille. C'est le signe.

Le bon peuple ne connaissait que le catéchisme! Ils se sont mis à l'éduquer. Ah! ils en avaient des vérités à lui révéler, et des belles! Et des pas fatiguées! Qui brillaient! Qu'on en restait tout ébloui. qu'il a commencé par dire, le bon peuple, c'est bien ça! C'est tout à fait ça! Mourons pour tout ça! Il ne demande jamais qu'à mourir le peuple. Il est vieux. « Vive Diderot! » qu'ils ont gueulé et puis « Bravo Voltaire! » En voilà au moins des philosophes, et vive aussi Carnot qui organisa si bien les victoires!

Danton n'était pas éloquent pour les prunes. Par quelques coups de gueule si bien sentis qu'on les entend encore, il vous l'a mobilisé en un tour de main le bon peuple! Et ce fut le premier départ, des premiers bataillons d'émancipés frénétiques! Des premiers couillons voleurs et drapeautiques qu'emmena le Dumouriez se faire trouer dans les Flandres...

Par la suite, comme le système était excellent, on se mit à fabriquer des héros en série, et qui coûtèrent de moins en moins cher, à cause du perfectionnement du système. Tout le monde s'en est bien trouvé, Bismarck, les deux Napoléon, Barrès aussi bien que la cavalière Elsa. La religion drapeautique remplaça promptement le céleste et vieux nuage déjà dégonflé par la Réforme et transformé depuis longtemps en tentures épiscopales.

« Des canons! Des hommes! Des munitions! » qu'ils exigeaient sans jamais en sembler las, les patriotes. Il paraît qu'on ne pouvait plus dormir tant que la pauvre Belgique et l'innocente petite Alsace n'auraient pas été arrachées au joug germanique. C'était une obsession qui empêchait, nous affirmait-on, les meilleurs d'entre nous de respirer, de manger, de copuler. Cela n'avait pas l'air tout de même de les empêcher de faire des affaires, les survivants; le moral était bon à l'arrière, on pouvait le dire.

Les hommes qui ne veulent ni découdre, ni assassiner personne, les Pacifiques puants, qu'on s'en empare et qu'on les écartèle! Et les trucide aussi de treize façons et bien fadées! Qu'on leur arrache pour leur apprendre à vivre les tripes du corps d'abord, les yeux des orbites, et les années de leur sale vie baveuse! Qu'on les fasse par légions crever, tourner en mirlitons, saigner, fumer dans les acides, et tout ça pour que la Patrie en devienne plus aimée ? joyeuse et plus douce! Et s'il y en a là-dedans des immondes qui se refusent à comprendre ces choses sublimes, ils n'ont qu'à aller s'enterrer tout de suite avec les autres, pas tout à fait cependant, mais au fin bout du cimetière, sous l'épitaphe infamante des lâches sans idéal, car ils auront perdu, ces ignobles, le droit magnifique à un petit bout d'ombre du monument adjudicataire et communal élevé pour les morts convenables dans l'allée du centre, et puis aussi perdu le droit de recueillir un peu de l'écho du ministre qui viendra ce dimanche encore uriner chez le préfet et frémir de la gueule au-dessus des tombes après le déjeuner..

GENEVE

Le major „Allez-y!"

Le sinistre individu qui le soir du 9 novembre disait au lieutenant Burnat: *Allez-y!* couchant ainsi 13 morts et 70 blessés sous le feu d'une troupe, parmi laquelle il aurait dû ramener le sang-froid, se trouve actuellement à Genève, à la tête d'une école de recrues de 148 unités.

Vraiment LL. EE. de Berne se moquent du bon peuple de Genève. Il y a là une véritable provocation, car enfin ce Perret est l'un des grands responsables de la tuerie, sans excuse aucune, puisqu'il ne pouvait pas prétendre avoir été frappé. Il est vrai que des hommes réunis pour apprendre l'art de tuer ne sauraient contester la compétence en la matière du dit major. C'est un maître qui a bien fait ses preuves sanglantes.

Les matraques.

Les manifestants du 9 novembre avaient été accusés de s'être munis de matraques, ce qui aurait été quand même insuffisant pour faire une révolution. Mais les matraques dont manquaient les manifestants ont été vite fournies aux défenseurs de l'ordre du chômage et de la misère.

En effet, la presse nous apprend que quarante sept gardes ruraux viennent de recevoir à leur tour le casque et la matraque dont sont déjà dotés les gendarmes.

Messieurs du gouvernement prévoient donc de nouvelles assommades de foules. Matraques à la main, les agents de l'ordre nous inviteront à la collaboration de classes. Ce ne sera pas plus drôle que la collaboration dont il est question à la Société des Nations, moyennant le maintien de formidables armées.

Election Martin.

Frédéric Martin est élu. Il s'est trouvé 15,728 citoyens pour le remercier ainsi d'avoir eu recours à un bon feu de magasin contre d'autres citoyens désarmés. Les socialistes n'en chantent pas moins victoire pour avoir obtenu un nombre presque égal de voix pour leur candidat Naine. Comme ils se trouvent avoir gagné quatre mille voix la chose est soutenable, mais si l'on songe à ce que les 15,728 ont approuvé, à l'incroyable dose d'inconscience dont la plupart d'entr'eux, sans doute gens de conditions modestes ou même misérables, ont fait preuve, — au lieu de se réjouir, il y a de quoi être profondément attristé.

Nous n'attachons pas grande importance aux élections; mais ajoutez-y aux voix de M Martin, celles obtenues par M. Gross, fasciste intégral, et nous avons presque seize mille individus approuvant la tuerie. Or, c'est trop, beaucoup trop; c'est l'indice d'une mentalité où l'on se demande quelle est la part respective d'inconscience et de férocité.

LAUSANNE

La foire électorale.

C'est avec une touchante unanimité que les partis bourgeois s'occupent des chômeurs pendant ces temps d'élections. Il n'y a pas longtemsp qu'ils traitaient les chômeurs de paresseux et maintenant ils sont aux petits soins avec eux; évidemment les quelques milliers de voix des chômeurs ne sont pas à dédaigner.

Contre la raison.

Le *Grutli*, organe du Parti socialiste national, est un organe de gens n'ayant pas toute leur raison. C'est en tout cas ce qu'il ressort de la lecture de ce journal « ouvrier ». Dans le leader du deuxième numéro de ce canard, il est écrit que le culte de la raison est une chose extrêmement dangereuse. Donc les rédacteurs du dit journal ne doivent certes pas entretenir ce culte. Alors?...

A nos camarades.

Nous leur rappelons notre soirée du 11 courant pour laquelle nous avons adressé les circulaires.

h. o.

LA CHAUX-DE-FONDS

Un acte d'héroïsme des guerriers-ronds-de-cuir.

Le tribunal militaire 5a, siègeant à Zurich, a condamné notre bon camarade Eugène Lyrer à 6 mois de prison, privation des droits civiques, pour son deuxième refus de se présenter au cours de répétition de son unité.

Le 23 février, à Neuchâtel, le tribunal militaire de la 2me division a condamné notre vaillant ami Louis Flukiger à deux mois d'emprisonnement et deux ans de privation des droits civiques, pour avoir refusé d'endosser pendant quelques heures la livrée militaire, c'est-à-dire de se présenter à l'inspection d'armes et d'habillement (deuxième refus également).

On reste sidéré quand on voit des faits comme ceux-çà et l'on ne peut qu'éprouver un sentiment de haine toujours plus vif à l'égard du militarisme et de ses suppôts.

Nos camarades avaient préparé leur défense très minutieusement et cité les pensées d'auteurs tels que Romain Rolland, Victor Margueritte, William Martin, Albert Einstein, etc., à l'appui de leur acte. Rien n'y fit; le jugement était préparé d'avance et la sentence fut appliquée brutalement à ceux qui refusent d'apprendre à massacrer leurs semblables.

Et dire que c'est le peuple qui se donne de pareils despotes! Il ne s'est sans doute jamais demandé quels droits ont ces hommes pour punir d'autres hommes?

Ces droits, ils les ont achetés avec le produit du travail de la classe ouvrière. Avec la fortune soustraite à la collectivité par leurs ascendants, ils font des études dans le but bien arrêté de conquérir une haute situation et de maintenir leur agréable privilège aussi longtemps que possible.

Ils se croient toujours les survivants des seigneurs féodaux et n'admettent pas que des milliers et des milliers d'individus pensent autrement qu'eux. Ils les feraient exécuter s'ils en avaient encore le pouvoir!

Ce qu'il y a de plus odieux dans leur façon d'agir, c'est qu'ils font croire aux gogos qu'ils ont reçu en droite ligne du Paradis la procuration d'un Dieu bon et tout puissant pour punir ces méchants réfractaires!

Jusqu'à quand, camarades, laisserons-nous faire de pareilles saletés? Protestons de toutes nos forces contre les abus des dirigeants, éduquons-nous socialement et nous pourrons un jour établir une société dans laquelle ne se verront ni traîne-sabres, ni tribunaux militaires.

En attendant, nous ne pouvons que rendre hommage et remercier du fond de notre cœur Lyrer et Flukiger. Par leur attitude digne et calme, ils préparent les voies de la société de demain. Que leur sacrifice fasse réfléchir les indifférents et qu'ils se mettent sans plus tarder dans les rangs de ceux qui luttent opiniâtrement contre tous les oppresseurs.

Eugène Lyrer aura fait deux semaines de prison à l'heure où paraîtront ces lignes et Louis Flukiger une.

Les camarades et sympathisants sont priés de leur témoigner leur solidarité en les visitant de temps à autre ou en leur écrivant. Ils adouciront ainsi quelque peu les durs moments qu'entraîne la privation de liberté.

M. D.

Voici leur adresse: Eugène Lyrer et Louis Flukiger, objecteurs de conscience, Prisons de La Chaux-de-Fonds.

Genève — Imprimerie, 23, rue des Bains